

# CLUB URANIUM

STÉPHANE PRZYBYLSKI





Stéphane Przybylski

## Club Uranium

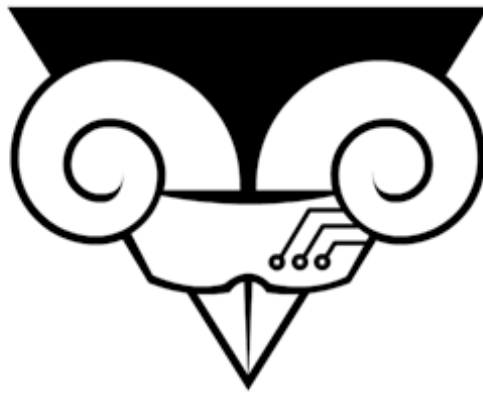
Tétralogie des Origines — 3

Ouvrage publié sous la direction  
de Olivier Girard & Erwann Perchoc



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard & Erwann Perchoc

Illustration de couverture © 2016, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-759-4

Parution : juin 2016

Version : 1.0 — 23/05/2016

Pour Stefan Przybylski  
(1909-1986)

## Prologue

**BIENTOT, NOUS SERONS** en vue de la Terre ; elle surgira au loin, minuscule point lumineux perdu dans une nuée d'étoiles. En attendant cette heure longtemps espérée qui marquera la fin de notre dangereux voyage à travers les solitudes glacées de l'espace, nous écoutons tout ce qui se dit à la surface du globe : qu'ils soient émis sur les ondes ou qu'ils courent le long de câbles aériens, terrestres et maritimes, les messages des humains parviennent jusqu'aux récepteurs de notre astronef. Nous les analysons, affinant notre connaissance des autochtones et de leurs différentes tribus.

La guerre ravage une partie de l'hémisphère nord de la planète. Ce conflit va sans doute s'étendre, se durcir, devenant bien plus sauvage et meurtrier que les précédents, dépassant en barbarie les exactions commises au cours des siècles passés. Emportés par la tourmente de leur rage destructrice, les humains pourraient se doter de l'arme nucléaire, libérer une puissance, un pouvoir, réservés jusque-là à leurs dieux.

Ils risqueraient alors d'anéantir le monde que nous convoitons.

Une hypothèse alarmante, qui nous a amenés à surveiller de près chaque savant, chaque gouvernement, chaque pays lancé dans des recherches atomiques.

Nous avons ainsi découvert un petit groupe d'individus qui, dans le plus grand secret, se livre à un jeu d'alliances complexes. Patiemment, nous en démêlons les fils.

Ce groupe est composé d'hommes habiles servant leurs propres intérêts. Ils conspirent dans l'entourage d'un des plus puissants chefs de guerre terriens, le Président des Etats-Unis d'Amérique. Ils ne défendent plus seulement un clan, une tribu, une ethnie, un peuple, une race, une religion, un roi, une philosophie, une idéologie, une cause ou même un mode de vie ; ils sont tournés vers la sauvegarde d'un ordre économique et financier garantissant tout cela à la fois.

Pour mener à bien notre projet, nous allons avoir besoin d’alliés parmi les autochtones : il serait imprudent d’accorder notre confiance aux colons déjà sur Terre qui se sont amollis, devenant veules, lâches, irrésolus au fil du temps. Nous pourrions tenter de nous rapprocher de ces individus manipulant le système en secret — ce système régit le cours de toutes les existences humaines ou presque.

Ce groupe d’influence s’est juré de sauvegarder les bases de la société à tout prix, au besoin en utilisant les armes des dictatures ou les réseaux du crime organisé qui la défient et rêvent de l’abattre.

Ces conspirateurs nous plaisent. Leur détermination à survivre nous rappelle la nôtre.

– première partie –  
les monstres



1.

## L'échange

Quelque part aux confins des comtés de Nye et de Lincoln,  
*Nevada*, Etats-Unis d'Amérique,  
30 avril 1940

«WALPURGIS Nacht », la nuit des sorcières, la nuit où tout devient possible...

Des contes de bonnes femmes, se dit le maître du 92<sup>e</sup> étage de l'Empire State Building, ce lieu où il supervisait toute l'Affaire. Il repensa à sa nourrice, originaire d'Europe de l'Est, qui lui racontait ces fables les soirs d'été, lorsque la pleine lune apparaissait entre les ramures des jacarandas bordant l'allée de la propriété familiale. Depuis sa plantation du Tennessee, les histoires de vampire ou de loup-garou semblaient sans fondements, mais la vieille Macha avait toujours eu le chic pour lui filer les chocottes et le renvoyer dans son lit, le pas hésitant, l'œil aux aguets, craignant de voir un monstre le saisir par le cou pour l'entraîner au plus profond de l'enfer.

M. Lee ressentit soudain une présence indéfinissable, comme si quelqu'un s'adressait à lui depuis l'intérieur de son crâne.

Il se retourna d'un mouvement brusque.

Lorsque son regard croisa celui du coyote, l'animal détala, s'évanouissant dans un tourbillon de sable soulevé par le vent. Aux quatre points cardinaux, il n'y avait que le désert, éclairé par le demi-cercle blafard de l'astre lunaire ; au loin, vers l'ouest, se dressaient les montagnes de la Sierra Nevada.

L'Américain soupira, refoulant la curieuse sensation qui l'étreignait : ces murmures entendus un instant plus tôt n'étaient sans doute que l'effet de son imagination. Les vingt-quatre dernières heures avaient visiblement mis ses nerfs à vif.

L'agent de renseignement regarda sa montre, constata avec stupeur que minuit approchait. Cela faisait plus de deux heures qu'il avait quitté ses hommes sans avoir prononcé un mot d'explication, s'enfonçant seul et à pied dans l'obscurité, marchant droit devant lui, jusqu'à ce que les lumières de la base de l'USAAC, l'US Army Air Corps où stationnait son équipe, se résument à des petits points de couleur scintillant dans les ténèbres. Finissant par s'asseoir au creux d'un repli de terrain, à l'abri du vent, il se réfugia dans la contemplation muette des millions d'étoiles au-dessus de sa tête.

M. Lee s'était éclipié, lassé d'attendre, et plus encore d'entendre les inepties de ses subalternes se perdant en conjectures depuis qu'ils étaient entrés en contact. L'heure n'était plus aux discussions ni aux interrogations. L'homme du 92<sup>e</sup> étage de l'Empire State Building voulait se retrouver seul pour se préparer au mieux à agir : rassembler ses forces, aiguïser sa volonté, tout faire pour que sa mission réussisse. Des souvenirs d'enfance remontaient à la surface : la vallée de Yosemite, un campement au clair de lune en compagnie de père et mère, des lumières bizarres dans le ciel. Il évacua tout cela de son esprit pour se concentrer sur l'essentiel, rester pragmatique et, surtout, éviter de se laisser submerger par le caractère paranormal de l'Affaire.

Au loin, vers le nord, un éclair zébra l'éther, dévoilant une épaisse formation nuageuse qui barrait l'horizon ; le vent redoubla d'intensité. M. Lee se souvint de la forme si particulière des cumulonimbus observés quelques mois plus tôt, à Willsworthy Range, en Angleterre. Le moment tant attendu arrivait.

« Walpurgis Nacht », la nuit des sorcières.

À quoi ressemblerait le reste de sa vie ? C'est la première question qui lui vint à l'esprit. Il se répéta que ce n'était ni le lieu ni l'heure pour la philosophie de bas étage... mais il ne pouvait s'empêcher de s'interroger. À compter de ce soir, le monde ne serait plus jamais le même, et c'est lui qui allait écrire la suite de l'histoire : le futur reposerait tout entier sur ses épaules. Serait-il à la hauteur ?

Sans cesse parcourus d'arcs électriques, les nuages progressèrent, envahissant toute la région en une poignée de secondes ; seul le secteur du grand lac salé occupé par la base aérienne restait dégagé.

L'énorme dépression s'immobilisa, suspendue dans l'air comme par enchantement. Le vent se calma et un silence écrasant retomba sur la plaine.

Macha aurait eu bien des choses à dire sur un tel phénomène, à grand renfort de signes de croix et d'imprécations mystiques.

Des souvenirs de l'Ancien Testament lui traversèrent l'esprit : les illustrations du sacrifice d'Isaac, quand l'ange intervient pour arrêter le bras meurtrier de son père Abraham. Rien de ce qu'il connaissait ne l'avait toutefois préparé à la vision qui surgit alors des nuées.

Fendant la tourmente tel un brise-glace gigantesque, un vaisseau aérien constellé de centaines de lumières clignotantes apparut dans le ciel. Le disque métallique, coque en partie noircie par l'échauffement provoqué par son entrée dans l'atmosphère terrestre, se déplaçait à grande vitesse quoique dans le plus grand silence. Sans que l'éther soit agité du moindre souffle, il vint se stabiliser à la verticale des bâtiments de l'US Army Air Corps.

« Walpurgis Nacht », la nuit où tout devient possible.

Mais même sa nurse n'aurait pu inventer une pareille chose dans ses contes.

L'aéronef masqua la lune et la plaine alentour se retrouva plongée dans le noir total. M. Lee voulut savoir l'heure et, reportant son attention sur sa montre, constata que les aiguilles phosphorescentes du cadran tournaient à une vitesse folle. Incrédule,

l'Américain jeta des regards perdus dans toutes les directions : il aurait pu croire que l'engin volant recouvrait toute la vallée, à la manière d'un couvercle se refermant sur une marmite au fond de laquelle il se serait trouvé ; les flancs argentés de la chose semblaient toucher les cimes des montagnes pourtant distantes de plusieurs kilomètres. Les dimensions de cet objet n'entretenaient aucune comparaison avec ce que le génie humain pouvait fabriquer ; même l'appareil qu'il avait vu survoler le Devonshire, en octobre 1939, n'approchait pas pareille énormité.

Une lumière vive issue du centre du disque vint éclairer l'aérodrome.

L'échange va commencer !

M. Lee devait retourner là-bas pour prendre le commandement.

Fonçant à toutes jambes, trébuchant à chaque pas, il franchit les quelques hectomètres qui le séparaient de la base aérienne, atteignant la piste hors d'haleine et trempé de sueur. Après une journée passée sous le chaud soleil du Nevada, la vaste étendue plate entourant la zone militaire, un lac autrefois salé désormais pétrifié, continuait d'irradier une chaleur suffocante.

M. Lee s'arrêta, reprenant son souffle avec difficulté ; les mains appuyées sur le haut des cuisses, il considéra tour à tour l'aéronef puis ses agents, cloués de stupeur sous la lumière crue et aveuglante. Les chars d'assaut stationnés le long du ruban d'asphalte pointaient leurs canons vers le ciel, ridicules jouets d'enfant en comparaison du titan immobile au-dessus d'eux.

Apercevant Jim Sullivan, son adjoint, entouré d'une dizaine d'hommes en armes devant la tour de contrôle, le nez en l'air, M. Lee rejoignit le groupe et brisa le silence régnant sur le tarmac :

« Ils ont envoyé un message ?

– Non, rien... »

Sullivan avait une voix d'outre-tombe. Livide, ce Texan massif de près de deux mètres échouait à détacher son attention de l'immense vaisseau aérien.

« Regardez ! »

Un soldat hurlait, braquant son arme en direction de l'endroit où le cône de lumière blanche frappait le sol. Des formes grises et imprécises apparaissaient, plus nombreuses chaque seconde ; des silhouettes bipèdes, humanoïdes, se dirigeant vers M. Lee et son groupe d'un pas lent et lourd.

« Ne tirez pas ! »

M. Lee resserra le nœud de sa cravate et boutonna la veste de son complet noir, puis il lissa ses cheveux blonds plaqués sur le côté et s'avança en secouant la poussière accumulée sur ses épaules. L'Affaire entrait dans sa phase décisive.

Les inconnus n'étaient plus qu'à quelques pas. Mesurant moins d'un mètre cinquante, ils portaient des combinaisons argentées semblables à celles utilisées pour les vols à haute altitude. Un casque oblong en métal brillant leur couvrait la tête en intégralité.

Les nains de Blanche-Neige s'apprêtant à courir les cinq cents miles d'Indianapolis ! Sa déception fut à la hauteur de l'idée qu'il se faisait de l'événement,

qu'il considérait ni plus ni moins comme le plus important depuis l'Aube de l'humanité. Or, ces types n'avaient rien à envier aux créatures grotesques s'étalant en première page des magazines de science-fiction. Certains illustrateurs de cette littérature de seconde zone s'arrangeaient même parfois pour en dessiner de plus convaincants... Pour sa part, il imaginait autre chose. Quelque chose ressemblant aux francs-tireurs de William Quantrill : des hommes, des vrais, ceux-là. Et c'était ça qui allait gouverner le monde ?

Fidèle toutefois au rôle dont il se sentait investi, en dépit de son désappointement, M. Lee ouvrit les bras, tel un prêtre s'adressant à ses ouailles un jour de Pâques ; ce signal fit sortir de leur immobilisme deux soldats placés devant un des hangars de la base. Ils repoussèrent les lourdes portes coulissantes du bâtiment, révélant une douzaine de camions blancs frappés du sigle de la croix rouge ; phares et gyrophares s'allumèrent tandis que les moteurs démarraient à l'unisson.

Par des gestes amples, l'homme du 92<sup>e</sup> étage invita les inconnus à se diriger vers les véhicules ; il en dénombra une bonne soixantaine tandis qu'ils défilaient devant lui sans même le regarder.

Une fois le cortège passé, Jim Sullivan rejoignit son chef.

« Je n'imaginai pas ça comme ça », dit-il dans un murmure, en continuant de lancer des regards inquiets vers l'aéronef qui les surplombait sans émettre aucun bruit.

« Christophe Colomb a planté une croix sur la plage où il a débarqué au Nouveau Monde... » À ces mots, M. Lee s'alluma une cigarette, puis il consulta de nouveau sa montre, hochant la tête en voyant que les aiguilles dansaient toujours la gigue à l'intérieur du boîtier. Il poursuivit sur un ton neutre : « ... mais ces gens ne sont pas comme nous, ils n'ont que faire des symboles. »

Sullivan ne put s'empêcher d'admirer le sang-froid de son patron.

Entre-temps, les inconnus étaient entrés dans le grand hangar en tôles ondulées frappé du sigle de l'USAAC. On refermait les portes derrière eux.

« Faites venir les nôtres, maintenant », ordonna M. Lee.

Un geste de Sullivan suffit à faire surgir une longue file de voitures cachées jusqu'alors derrière un remblai. Elles se dirigèrent vers le tarmac à vive allure et vinrent s'aligner face à lui et à son chef. Deux douzaines de pilotes en tenues de vol sortirent des véhicules ; les militaires se mirent en rang, au garde-à-vous. Chaque officier emportait avec lui un sac de toile kaki et une mallette en cuir. Une quarantaine de civils suivait dans leur sillage : hommes, femmes, tous jeunes et l'air hébété ; nombre d'entre eux étaient des Indiens Navajos.

M. Lee n'avait rien d'un orateur, aussi se contenta-t-il d'un salut réglementaire. Puis la troupe s'avança vers la lumière, disparaissant de la même façon que les inconnus étaient apparus quelques minutes auparavant.



Dans le plus grand silence, l'immense vaisseau commença alors à prendre de l'altitude. Accélérant son ascension de seconde en seconde, il finit par devenir une étoile parmi les autres dans le ciel nocturne.

Les nuages s'étaient dissipés ; la lune dardait de nouveau sa lueur spectrale sur le désert et cette poignée d'hommes, les uniques témoins de la rencontre.

M. Lee et Sullivan restaient immobiles, leurs yeux tournés vers la voûte céleste.

Ce fut le Texan qui rompit le silence écrasant :

« Mais qu'avons-nous fait là ?... »

– Ce que les empereurs romains pratiquaient jadis avec leurs vassaux : un échange de prisonniers, en signe de bonne volonté et en gage pour l'avenir.

– Etant donné la taille de cette chose dans le ciel, la nature des barbares dans cette affaire ne fait aucun doute...

– C'est bien, Sullivan. Vous commencez à comprendre. »

2.

¿Que dia es?

Département du Péten, Guatemala,  
24 décembre 1939

DANS LA CHALEUR écrasante de l'après-midi, l'Oldsmobile du commissaire Almeida fonçait à pleine vitesse sur la piste conduisant à la frontière mexicaine. Ce bon père de famille guatémaltèque aurait préféré être chez lui pour préparer le réveillon de Noël, mais le chef d'un poste de douane perdu au beau milieu de la jungle, sur les rives du Rio Usumacinta, le réclamait de toute urgence.

Qu'est-ce qui pouvait bien leur prendre, là-bas ? Il n'était pas dans les habitudes des agents de ce secteur de demander la présence d'un officier à même de mettre le nez dans leurs petites combines consistant à soutirer pesos et quetzals aux piroguiers accostant au Guatemala.

Almeida savait peu de choses sur l'affaire en cours : un Européen retrouvé errant dans la forêt se trouvait détenu dans une geôle de la brigade fluviale. Avec tout ce que le Chiapas voisin comptait de révolutionnaires, les douaniers ne voulaient pas s'encombrer d'un tel prisonnier, un type dont les camarades étaient bien fichus de traverser le fleuve frontière pour le récupérer. L'individu devait donc être ramené à Sayaxché, le chef-lieu de la région — et, si l'enquête confirmait qu'il s'agissait d'un guérillero, transféré dans les plus brefs délais à Ciudad.

Le commissaire stoppa son véhicule en donnant un brusque coup de frein, soulevant un nuage de fines particules de terre ocre qui recouvrit le comité d'accueil. Les douaniers baissèrent la tête ; tenues disparates, armement à l'avenant, leurs revolvers pointaient dans la ceinture de leur pantalon.

Epoussetant sa chemise, l'un d'entre eux ouvrit la porte de l'Oldsmobile et salua.

« Mes respects, señor Comisario, désolé de vous avoir fait déplacer aujourd'hui.

– Ça ira, lieutenant. Dites-moi plutôt ce qui se passe ?

– Nous l'avons mis au frais à l'intérieur. »

Il entraîna Almeida vers la brigade, rien qu'une simple cahute en torchis recouverte d'un toit de paille. La poussière n'était pas retombée sur la piste lorsqu'ils y pénétrèrent.

« Les gens du coin s'inquiètent. Avec une tête pareille, c'est sûrement un mercenaire. » Le lieutenant traversa la pièce et vint poser la main sur la poignée de la porte de la cellule avant de murmurer : « Nous sommes tombés sur lui par hasard, ce matin, pendant notre patrouille ; l'individu sortait de la jungle, seul, à pied. Lorsque nous lui avons demandé d'approcher, il a obtempéré sans broncher, même quand nous l'avons menotté après avoir découvert qu'il dissimulait un Colt 45 sous sa chemise. Je crois bien qu'il n'a pas prononcé un mot depuis. Ses potes vont mettre le paquet s'ils apprennent sa présence ici. »

Almeida entra dans la geôle à la suite du douanier. Un gaillard blond aux yeux bleus était allongé sur une paillasse installée à même le sol. Les cheveux rasés sur les côtés, une longue mèche rejetée en arrière, l'individu de haute taille se reposait, mains derrière la tête, dévisageant les nouveaux venus d'un air absent.

« Soy el comisario Almeida, de la brigada de policia de Sayaxché. ¿Usted habla español? »

– ¿Qué día es? » demanda le prisonnier sans quitter sa position décontractée.

L'aplomb de cet inconnu était déconcertant. Almeida répondit :

« Estamos domingo, el 24 de diciembre, en la vísperas de Navidad.

– ¿Navidad, 1939?

– Oui, 1939, évidemment ! » Almeida était surpris par cette étrange question.

Le détenu poussa un soupir de soulagement.

« Excusez-moi de vous demander cela, mais j'ai toujours l'impression d'être dans cette forêt du Devonshire... S'il ne faisait pas aussi chaud... Est-ce que quelqu'un d'autre que vous sait que je suis là ? »

Le commissaire haussa les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire d'Angleterre ?

« C'est moi qui pose les questions ! Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Et que venez-vous faire ici ? »

– Je répondrai à vos questions, commissaire Almeida, mais uniquement à vous, et pas avant d'avoir rejoint la ville la plus proche. »

D'ordinaire, ce type aurait récolté un coup de crosse en plein visage pour une telle insolence, mais Almeida était attendu par sa femme et ses enfants. Lui et l'inconnu voulaient la même chose : rejoindre la ville le plus vite possible. Pourquoi ne pas accéder à la demande de cet étranger qui s'exprimait avec un fort accent allemand ? En outre, s'il était bien un soldat de fortune opérant au Chiapas, mieux valait ne pas s'éterniser dans ce coin paumé du Rio Usumacinta.

Cinq minutes plus tard, l'Oldsmobile redémarrait, l'individu menotté sur la banquette arrière.

Sayaxché, Guatemala,  
24 décembre 1939

Le prisonnier n'avait pas prononcé un mot de tout le voyage, les tentatives d'Almeida pour briser son silence restant lettre morte. L'Oldsmobile vint s'immobiliser à quelques mètres des eaux calmes du Rio de la Pasión ; le commissaire allait devoir attendre le retour du bac pour traverser le fleuve et rejoindre Sayaxché, une petite localité faite de maisons aux façades défraîchies avec des toits en tôles construites sur la rive d'en face.

« Vous voulez un cigare, señor ?

– Avec plaisir. »

Almeida sortit deux havanes de sa poche, en planta un dans la bouche de l'inconnu.

« Vous n'êtes pas très bavard », déclara-t-il en frottant une allumette sur le tableau de bord.

Le policier tendit la flamme ; son passager se pencha en avant et tira quelques bouffées.

« Allemand, n'est-ce pas ? Peut-être avec un léger accent autrichien ? » L'homme leva des yeux interrogateurs vers son geôlier, qui poursuivit : « J'ai des amis d'origine bavaroise : vos compatriotes bourlinguent partout en Amérique, de la Terre de Feu à Tijuana. »

Almeida alluma le second cigare et se remit au volant, observant le manège des bateliers qui accostaient sur le ponton.

« Mais vous, vous n'êtes pas venu ici pour rendre visite à de lointains ancêtres ?

– En fait, si, commissaire. D'un certain point de vue... »

L'officier de police se retourna, soudain beaucoup plus incisif :

« Ecoutez-moi : nous n'allons pas jouer à ça pendant des heures ! C'est le réveillon de Noël. Si j'en crois les douaniers, là-bas, sur le fleuve, vous êtes un guérillero du Chiapas égaré dans la forêt. En suivant leur raisonnement, j'aurais pu vous abattre d'une balle dans la tête et abandonner votre cadavre quelque part sur la route en venant ici. Personne ne m'aurait posé de questions !

– J'ai cru un moment que vous le feriez... » grinça le prisonnier, le cigare vissé dans un coin de sa bouche.

« Et ?

– Mais vous ne croyez pas à cette histoire de guérillero.

– Expliquez-moi pourquoi.

– Parce qu'un guérillero ne se serait pas fait prendre aussi facilement, et parce qu'il faut traverser le Rio Usumacinta pour entrer au Guatemala. Ce fleuve est dépourvu de ponts sur trois cents kilomètres : un "combattant de la liberté" ne commettrait pas une erreur de navigation pareille...

– Très juste ! Mais si vous n'êtes pas un rebelle, qui êtes-vous ? Un assassin ? Un bandit en fuite ?



– Ces gens-là tirent les premiers dans votre pays. Je suis un simple voyageur égaré. »

Almeida ricana.

« Un gringo, perdu seul dans la jungle, à des kilomètres de toute civilisation, avec un Colt 45 glissé dans son pantalon ?

– Je ne suis pas perdu : nous sommes à Sayaxché.

– Ce bourg est le trou du cul du Petén...

– Les serviteurs de l'Etat sont souvent mal récompensés en matière d'affectation.

– Vous avez l'air de vous y connaître...

– À moins que ce ne soit une mutation disciplinaire ?

– Et vous savez mener un interrogatoire. Peut-être sommes-nous confrères, señor ?

– Je m'appelle Saxhäuser. Je suis allemand, d'origine austro-hongroise. Et, oui, commissaire, nous sommes confrères.

– Que foutez-vous au Guatemala, señor Saxhäuser ?

– Je ne suis que de passage, j'aimerais quitter le pays. »

Almeida prit une grande bouffée de tabac. Il consulta sa montre : déjà dix-huit heures.

« Qu'est-ce que je vais faire de vous, dans ce cas ?

– Je ne vous demande pas de m'inviter pour le réveillon. Laissez-moi juste poursuivre ma route.

– Seul, à pied, sans argent ?

– Et sans armes.

– Ce n'est pas conforme au règlement.

– Vous n'aurez qu'à dire que j'ai tenté de fuir et que vous m'avez laissé dans un fossé avec une balle dans la tête.

– Effectivement. Et qu'est-ce que j'y gagne ?

– Rien. Vous venez de le dire : je n'ai pas d'argent. Mais vous n'êtes pas, ou vous n'êtes plus, un homme d'argent, commissaire Almeida.

– J'ai trop risqué ma vie et celle de ma famille à Ciudad. Ici, je connais toutes les petites frappes par leur prénom... Et je ne leur tourne jamais le dos. »

Le bac fut amarré au ponton, on invita Almeida à faire avancer son Oldsmobile.

« Ce soir, annonça le commissaire en démarrant, vous êtes mon invité, señor Saxhäuser. Dans quelques jours, je vous conduirai à Flores, où on trouve des bus pour Chetumal, au Mexique, ou bien d'autres pour le Honduras britannique... Mais quelque chose me dit que vous éviterez ce pays, je me trompe ?

– Vous ne vous trompez pas, señor Almeida.

– Je m'appelle Luis, sois le bienvenu au Guatemala !

– Friedrich. Je te remercie, Luis.

– Laisse-moi t'enlever tes menottes, Friedrich. »

Flores, Guatemala,  
27 décembre 1939

Assis par terre, Luis Almeida et Friedrich Saxhäuser devisaient tranquillement à l'entrée de l'ouvrage d'art reliant l'île de Flores aux rives du lac Petén Itzá.

« Le bus pour Chetumal ne devrait plus tarder : tu seras au Mexique demain.

– Je sais, répondit Saxhäuser. Je l'entends arriver.

– Ah oui ? » Almeida ne percevait que les cris d'un groupe d'enfants qui s'amusaient à sauter dans l'eau du haut du pont. Il haussa les épaules et reprit : « Avec les documents que je t'ai faits, tu devrais passer la frontière sans problème.

– Je ne sais comment te remercier.

– Tu me rembourseras plus tard, quand tu seras rentré en Europe.

– Je ne connaîtrai donc jamais la vérité ? »

L'Allemand adopta un air de connivence, son interlocuteur jouant la surprise.

« Je ne vois pas de quoi tu veux parler... dit Almeida.

– Ton hospitalité va bien au-delà de la charité chrétienne : tu m'as hébergé, nourri, vêtu, procuré de faux papiers ; et je me trimbale avec un mois de ton salaire dans les poches.

– Je conserve ton Colt 45 en gage...

– Ne me prends pas pour un idiot, je t'en prie ! »

Le bus apparut de l'autre côté du pont ; alors seulement Almeida entendit les ronflements de son moteur.

« C'est l'heure ! dit-il.

– Tu ne t'en tireras pas comme ça, Luis. »

Le commissaire de police dévisagea Saxhäuser.

« Je sais d'où tu viens, Friedrich. Toi non plus, tu ne devrais pas me prendre pour un idiot : je sais ce qui est caché dans la jungle, pas très loin de l'endroit où tu as été arrêté. Ce ne sont pas que des ruines mayas. Et il n'y a pas deux minutes, tu entendais déjà ce bus qui approchait : je reconnais bien là un de leurs tours...

– Qui es-tu vraiment ?

– Rien qu'un homme, comme toi.

– Et ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Qu'ils seraient parvenus à vivre comme ça, depuis la nuit des temps, juste à côté de nous, sans que personne découvre leur existence ? Ils ont toujours eu besoin de gens comme moi pour tenir éloignés les curieux et les importuns.

– Félicitations. Tu as fait du bon travail.

– Je préfère le mien au tien : je ne sais pas quel jeu tu joues avec eux, mais il te fait hurler dans ton sommeil ! Je n'aimerais pas être à ta place.

– Depuis une vingtaine d’années, mes décisions m’entraînent vers une fin inéluctable. Mais nous mourrons tous un jour... En ce qui me concerne, j’espère que ce sera en combattant, et que mes actes permettront de sauver des gens comme toi.

– Je te souhaite bonne chance pour tes combats à venir.

– Merci, Luis. Salue encore Inès et les enfants, et dis-leur que je reviendrai.

– Les gens comme toi ne reviennent pas.

– Qui sait ? Depuis un certain jour sur une place de Munich, ce ne serait pas la première fois que je changerais d’avis et que mon existence prendrait une route inattendue... »

### 3. New Year's Eve

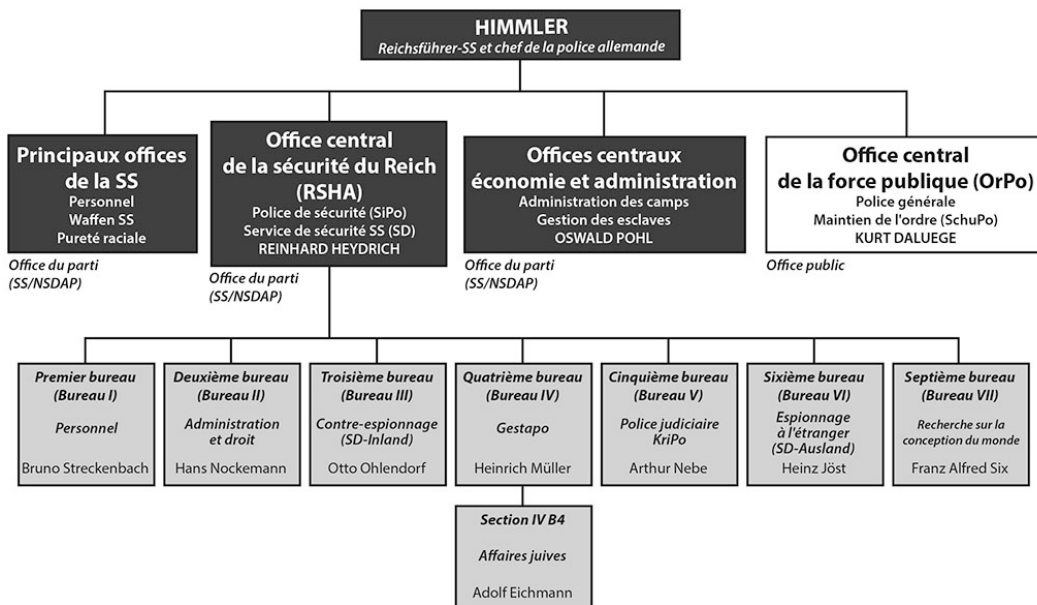
5<sup>e</sup> Avenue, New York,  
31 décembre 1939

LES TROIS CENTS mètres carrés de locaux du 92<sup>e</sup> étage de l'Empire State Building étaient déserts. À quelques heures du réveillon, M. Lee venait d'autoriser ses employés de service ce dimanche à quitter le travail plus tôt : une largesse exceptionnelle pour « le patron » dont les subalternes ignoraient tout, jusqu'au nom. Ses agents, issus du FBI, des services secrets de la Navy, de l'Army ou bien encore du département d'état, n'avaient pas lambiné. Les plus téméraires s'étaient toutefois permis d'inviter leur chef à fêter la nouvelle année avec eux, une offre que ce dernier avait refusé poliment.

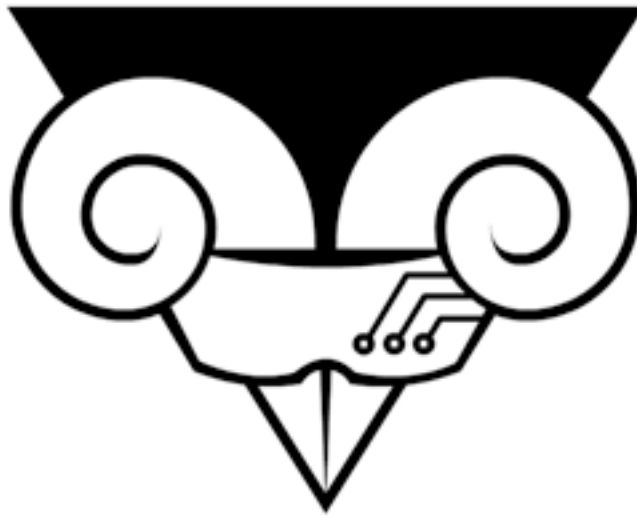
Une fois seul, M. Lee referma derrière lui la porte de son bureau privatif isolé du reste des locaux par une cloison vitrée, la lampe posée sur sa table de travail pour unique lumière. Il se servit un scotch, alluma une cigarette et s'assit devant sa machine à écrire.

Depuis la fin du collège, il n'avait jamais eu besoin de faire un plan avant de rédiger quelque document que ce soit ; ce soir, il ne dérogerait pas à la règle, connaissant par cœur tout ce qu'il devait coucher sur le papier. L'Affaire était devenue sa raison d'exister. Peut-être allait-elle l'accaparer jusqu'à sa mort, ronger jusqu'à la moelle les forces physiques et intellectuelles de ce boulimique du travail. Mais croyait-il seulement encore en ce monde ? En l'Amérique ? Il n'aimait ni les barbecues ni les parties de football, n'éprouvait que mépris pour l'espèce humaine. Alors ? Rester en vie pouvait constituer une motivation, quoique ténue, tant son existence lui paraissait futile. Pourtant, c'était bien de survie dont il s'agissait. Il en était persuadé depuis qu'il avait vu ce gigantesque aéronef planer au-dessus de la lande du Devonshire : M. Lee n'imaginait pas un instant qu'une civilisation capable de construire de semblables engins puisse être animée d'intentions louables envers une race inférieure. Or, s'il ne s'agissait pas de sa survie personnelle, quel but secret poursuivait-il ? Peut-être, en dernière analyse, était-ce le plaisir d'avoir à produire ce travail acharné ; et aussi celui d'accomplir son devoir en menant à bien sa mission,





La sécurité d'État sous le III<sup>e</sup> Reich en 1941



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/ebelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/ebelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.